

GEORGIQUES

Des interrogations sur la Terre récemment soulevées par la conférence de Rio à l'actuel malaise paysan devant la politique agricole européenne, c'est une même vaste et urgente question qui secoue et menace aujourd'hui les fondements même de notre idéologie de la modernité. Et cette question, diversement posée mais parfois jusqu'à l'angoisse, peut se traduire ainsi : ne sommes-nous pas en train de perdre le contact avec la Terre ?

Celle que les anciens, dans presque toutes les cultures, appelaient la Terre-Mère. Et c'est avec cette mère que, dès le siècle dernier, les penseurs et idéologues nous ont enjoint de rompre pour accéder à la modernité. En tous domaines, celle-ci a signifié rupture avec la terre; en tous domaines, depuis un siècle, la culture a imposé l'abandon de la nature.

L'agriculture devenait, avec l'avènement de la civilisation industrielle et urbaine, l'antonyme même de la culture. Dès lors il était interdit d'être à la fois cultivateur et cultivé. Le paysan était définitivement installé dans un rôle de modèle de l'esprit obtus, vide, lourd et lent.

Comme si la connaissance de la terre, de ses semences, des saisons, des climats, des animaux et des herbes, des sols et des simples, et de l'incroyable somme de mythes, légendes et traditions attachés à tous ces éléments naturels n'étaient pas aussi une culture, et le socle même, nécessaire, de toute autre forme de connaissance et de création.

Il faudrait se souvenir que l'un des premiers grands poèmes cosmogoniques et mythologiques de la Grèce antique, et donc de notre monde occidental, "Les Travaux et les Jours" d'Hésiode, était avant tout un traité d'agriculture.

'fout l'art classique et romantique, particulièrement la peinture, n'a été conçu que comme une imitation idéalisante de la nature. Elle était le modèle, la référence, la maîtresse absolue et vénérée. L'artiste devant elle devait se faire humble (étymologiquement, proche de l'humus), chevalier servant, amoureux et respectueux.

Il a fallu attendre notre siècle, et cette modernité si admirablement et tristement décrite par Max Weber comme "un vaste désenchantement du monde", pour voir l'art larguer ses amarres terriennes et naturelles et devenir de plus en plus intellectuel, abstrait et même conceptuel. L'art ne s'intéresse plus à la nature, mais à lui-même ; le peintre ne s'intéresse plus au monde, mais au moi. Abandonné de l'art, et donc de la plus haute forme de notre attention, le monde ne pouvait plus que perdre son sens, ses forces et sa vie.

On en voit aujourd'hui les pauvres résultats. A perdre la terre, on risque de perdre jusqu'à la raison. Et les technocrates qui prétendent à gérer notre futur, feraient bien de réaliser très vite qu'aucun état, même moderne, ne peut perdre sa culture paysanne sans risquer par là-même de voir s'effondrer les fondations sur lesquelles tiennent tous les autres édifices de sa civilisation.

Même lorsqu'il part vers la Lune, l'astronaute ne cesse d'appeler : "Alto, la Terre ! alto, la Terre !M'entendez-vous ?". Nous ne sommes pas des anges, et aussi éloignés puissions-nous être d'elle, la terre demeurera toujours notre sol nécessaire.

Il est heureux de constater que, comme en témoigne cette exposition, un nombre croissant de jeunes artistes retrouve en ce moment, in extremis, cette sensibilité à la nature et à la terre.

Il fallait bien revenir un jour sur l'immense bêtise qui nous fit opposer nature et culture, alors qu'il n'est pour l'art de plus haut dessein que celui de les magnifier sans cesse l'une par l'autre.

GERARD BARRIERE

Le 25 juin 1992